

L'histoire de Jeannette

Autor(en): **Margot, Ch.-Gab.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 24

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198792>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASSENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Antagne.

Une société de chant de Lausanne, le *Chœur d'hommes*, va faire demain une promenade dans la plantureuse région d'Ollon. Elle passera à Antagne et s'y fera sans doute entendre. Antagne est un village qui vaut bien une visite. Les chanteurs lausannois ne regretteront pas d'y être allés. C'est un des rarissimes coins de la Suisse où l'industrie hôtelière ne se soit pas encore implantée et où l'on ne rencontre pas d'Anglais. (Puissent ces lignes ne pas leur tomber sous les yeux!) Situé entre Ollon et Bex, à deux cents mètres au-dessus de la plaine, sur la rive droite de la Gryonne, Antagne a l'avantage, pour l'ennemi des grandes routes, d'être à l'écart de l'artère internationale de Lausanne au Simplon. Se rendre d'Aigle à Bex en passant par Antagne, c'est prendre le chemin des écoliers, le seul digne des gens qui aiment l'imprévu et qui peuvent s'accorder quelques heures de flânerie, comme les membres du *Chœur d'hommes*.

Les maisons du village forment une ligne sinueuse d'à peu près un kilomètre de long, au haut d'un vignoble qui produit un bon petit vin gris à saveur de pierre à fusil et un vin rouge piquant, encore plus estimé dans la contrée. Dissimulées sous de magnifiques noyers, tapissées de treilles, ces habitations n'attirent pas le regard de bien loin. Il faut être à deux pas d'elles pour les voir. Comme leurs propriétaires, qui sont à la fois vigneron et montagnards, elles tiennent de l'alpe et de la plaine; ce sont des fermes-chalets ou des chalets-fermes. Quelques-unes feraient la joie des paysagistes.

Au-dessus du village commence tout de suite la montagne, non la montagne sévère et rébarbative, mais l'alpe comme on la voit sur les bords des lacs de l'Italie septentrionale, l'alpe riante, aux lignes molles, aux tons chauds, l'alpe aux grasses prairies, aux forêts de châtaigniers, de chênes et de frênes.

On édifie dans la partie supérieure du village, sur un tertre qui est un merveilleux belvédère, une construction élégante d'une architecture toute citadine. Serait-ce un hôtel? Rasurez-vous, c'est tout bonnement une école. Nos compliments à la commune d'Ollon, à laquelle appartient Antagne : elle ne fait pas les choses à moitié; l'édifice sera digne de l'emplacement. Un peu au-dessous de cette bâtisse, à l'angle sud-est du village. L'œil plonge sur les belles campagnes du Devens, qu'illustrèrent les botanistes Thomas, sur le vallon de la Gryonne, sur la plaine du Rhône enfin, d'où émergent comme des îlots les collines du Montet et de St-Triphon et que dominent à l'arrière-plan la Dent de Morcles et la Cime de l'Est des Dents-du-Midi.

Un raidillon rocailleux descend à la plaine à travers les vignes et conduit plus ou moins indirectement à Bex. Pour gagner cette bourgade, le vrai chemin est celui qui d'Antagne se dirige vers la mine de sel du Bouillet et qui, la Gryonne franchie, écharpe la pente boisée de la rive gauche et arrive au Béviex par la

forêt. C'est une des plus jolies promenades du canton. Au sortir d'Antagne (à l'orient), on traverse des vignes que ne peuvent contempler d'en-haut, sans un léger frisson, les promeneurs sujets au vertige. A notre connaissance, il n'en existe pas d'une pente aussi raide, sur les bords du Rhin pas plus qu'à Lavaux ou que dans le Valais. Vrai, si les effeuilleuses qui y sont occupées ces jours-ci ne dégingolent pas dans la Gryonne, dont les cascades écumant au pied de ces rampes escarpées, c'est qu'elles ont des pieds de chamois!

Ceux-là seuls qui savent combien dur est le labeur au vignoble pourront se faire une idée des efforts que réclame la culture de ces ceps suspendus pour ainsi dire dans le vide. Et dire que, tandis que les touristes sont en nage rien qu'à flâner sur ce joli chemin, les braves vigneronnes et vigneronnes d'Antagne, courbés sur les souches, les reins au soleil, peinent tout le jour dans leurs clos vertigineux sans seulement se plaindre de la chaleur!

Chanteurs du *Chœur d'hommes*, faites entendre vos plus beaux chants à cette laborieuse et endurente population; mettez-y toute votre âme, afin qu'en reprenant leur pénible besogne ils se sentent encore bercés par vos mélodies et qu'ils se disent: « Ces gaillards de Lausanne, ma foi, respect pour eux! »

V. F.

L'histoire de Jeannette.

Jean-Louis Pahud, inspecteur du bétail et membre influent du conseil de paroisse, venait de poser le *Conteur vaudois* qu'il lisait, et se prit à réfléchir, les coudes aux genoux, le chef incliné, le regard fixé sur une touffe de pissenlits qui avait poussé là, devant sa maison. C'était une superbe après-midi de dimanche, tout ensoleillé et pleine d'ivresses printanières... Et Jean-Louis réfléchissait... à quoi?... Je l'ignore; sans doute à quelque article du *Conteur* qu'il venait de poser, qu'il reprenait, qu'il retourna et qu'il reposa de l'air d'un homme préoccupé.

Je dois vous dire que Jean-Louis Pahud — homme influent dans sa commune — n'a jamais pris femme, malgré ses quarante-cinq ans bien sonnés et les quelques cheveux gris qui blanchissent déjà ses tempes. Il a vécu entre père et mère, en enfant gâté, et, n'ayant ni frère ni sœur dont il aurait pu suivre l'exemple, il oublia de se marier. Un beau jour, il s'aperçut qu'il venait de doubler la quarantaine et qu'il ferait bien de songer à mettre une gentille femme dans son logis. Mais voilà, Jean-Louis a les résolutions très pénibles, comme tous nos bons Vaudois, et quant à leur exécution... mais n'en disons rien!

Comme les gens qui vivent seuls, il se parlait à lui-même, monologuant, convaincu sans doute qu'il n'est pas de meilleur ami que soi-même et qu'un secret qu'on se confie est un secret bien gardé.

« Tout de même, se disait-il, je voudrais bien savoir si c'est vrai... pas moyen que les femmes soient si méchantes... pourtant c'est

imprimé, et on n'imprime pas des menteries... et si pareille chose allait m'arriver!... » Et cette dernière supposition fit courir un petit frisson dans le dos de Jean-Louis.

Voici donc ce que Jean-Louis Pahud venait de lire dans le *Conteur vaudois* de je ne sais plus quelle date.

David, le charron, homme intègre et de bonne conduite, a épousé, pour son malheur, la Jeannette au taupier, femme revêche, s'il en fut, mauvaise langue et ivrognesse, réputée, à dix lieues à la ronde, pour être la plus vilaine femme qui ait jamais affligé la machine ronde.

Nos deux époux faisaient donc le couple le mieux désassorti qui se puisse imaginer. Du premier janvier au trente-et-un décembre, du matin au soir et... du soir au matin, ce n'étaient qu'interminables disputes qu'alimentait seule la voix glapissante de la Jeannette, car David — une nature calme et indifférente — ne répondait jamais. Et ce mutisme exaspérait sa femme et plus il se taisait, plus elle criait.

Un sage, ce David, le charron, un sage, vous dis-je, un Socrate moderne ayant épousé une seconde Xantippe.

Or, il advint que, la femme buvant de plus belle et le mari s'obstinant à ne rien répondre, ils résolurent, d'un commun accord, de se séparer, puisqu'ils n'arrivaient pas à s'entendre. Chacun irait de son côté et, de cette façon, tout irait pour le mieux. Malheureusement, le mari était aussi mauvais diplomate que bon homme, et, un matin qu'ils prenaient la soupe ensemble, un orage domestique éclata. La femme voulait tout emporter et laisser son homme sur la paille, avec une cruche d'eau et un chandelier. Lui, comme toujours, haussait les épaules.

— J'en connais un, finit par dire la Jeannette, qui va se trouver bien embêté, tantôt, il devra faire cuire sa soupe, laver son linge...!

Cette fois, le mari sortit de son mutisme et interrompit sa femme.

— Moi, embêté!... Ah! pour ça non... tu seras vite remplacée; il n'y a que les bonnes femmes qui ne se remplacent pas, mais toi... vas, vas, si tu es si pressée, et ce soir j'en ai une autre.

Pour le coup, la femme blêmit. Elle n'avait point encore songé à cela, et une idée subite autant qu'infernale lui traversa le cerveau.

— Ah! c'est ça, il veut me remplacer!... Eh! bien non, je ne m'en irai point, c'est lui qui filera, au contraire, et on verra comment!

Et se tournant vers David, les poings aux hanches:

— Tu veux que je m'en aille, eh! bien, je reste.

Et lui ne répondit rien.

Le projet que la Jeannette au taupier roulait dans sa tête était horrible; aussi, pour se donner du courage, avait-elle bu un bon coup; le vin délia la langue et fait dire ce qu'on voudrait cacher. Jeannette compta son projet à une

voisine, laquelle n'eut rien de plus pressé que de le redire à son mari.

— Il faut ouvrir l'œil, dit celui-ci; cette femme est capable de tout, surtout dans l'état où elle est.

Là-dessus — voulant mettre sa conscience à couvert — il partit pour la ville et entra chez le pharmacien. Il lui conta l'histoire de la femme au charbon et le projet qu'elle avait exposé à sa bourgeoise. L'apothicaire connaissait la Jeannette et promit d'arranger les choses.

Peu après, la mégère arrivait, saluait poliment et conta son boniment.

— Je viens rapport aux rats qui me rongent toutes mes pommes de terre et mon fromage, dans ma cave; y faudrait voir me donner un peu d'*arsénique*.

Le pharmacien sourit et lui remit un cornet avec un peu de farine mélangée de fine semoule.

Puis elle partit, joyeuse, roulant dans sa cervelle avinée son sinistre projet.

Pendant ce temps, le voisin se rendit auprès de David qu'il trouva à travailler dans sa boutique.

— Dis-voir, David, tu n'as pas envie de tourner l'arme à gauche pour le moment, hein?

— Moi, pas du tout... je ne suis pas tant pressé que ça; mais pourquoi cette question? As-tu un moyen d'expédier les gens dans l'autre monde? Dans ce cas, il y aurait ma coquine de femme... Ah! celle-là, si tu m'en débarrassais...

— C'est que, David, tu risquerais d'être débarrassé avant elle... et, sans sa bougre de langue, tu y étais, mon David; elle veut t'empoisonner, la sorcière.

Le charbon était ébahi et épouvanté.

— Mais comment sais-tu tout ça?

— Elle l'a dit à ma bourgeoise ce matin; elle avait bu et, par prudence, je suis allé avertir le pharmacien. Ce soir, elle mettra du poison dans ta soupe; mais, mange-la tout de même, ce ne sera que de la farine... Tu lui joueras ainsi un bon tour!

— N'ait pas peur et merci du service.

Le soir, David le charbon monta pour souper. Il remarqua que sa femme avait un drôle d'air; elle allait et venait, ne tenait pas en place, avait un regard furtif qui ne lui était pas ordinaire.

— Ah! ah! se dit-il, elle machine son commerce! attends, ma bonne, rira bien qui rira le dernier!

Jeannette ne mit pas la soupière sur la table, comme d'habitude; mais elle apporta l'assiette sur la table, déjà remplie. Quand elle tendit la main, David vit qu'elle tremblait et y remarqua un peu de poudre blanche. Mais il ne dit rien, et, en homme qui a travaillé et qui a l'estomac solide, il l'avalait sans barguigner.

Après le souper, il redescendit à l'atelier, se demandant quel bon tour il pourrait bien jouer à sa femme; car il voulait se moquer d'elle.

Une heure se passe, puis deux, il n'entendit rien; déjà il commençait à faire nuit.

Dans la cuisine, la femme allait et venait, ne tenait plus en place, impatiente de connaître les effets de l'arsenic. Enfin elle descendit.

Le charbon entendant craquer l'escalier de bois, se coucha sur son établi et ne bougea plus. Les derniers rayons du jour éclairaient à peine son visage, l'atelier était en partie dans l'ombre.

Elle entra et le voyant étendu sans mouvement, elle s'approcha et le tira par un bras.

— David, David, tu dors!... Allons, réveille-

toi; a-t-on jamais vu ces manières, dormir à plat ventre sur l'établi?

Mais elle eut beau tirer de ci, tirer de là, l'homme ne bougea pas plus qu'un Terme.

Alors elle eut un accès de joie mêlée d'une grande terreur. Il fallait cacher le crime, coûte que coûte, et faire croire au suicide, car elle ne se souvenait plus qu'elle avait parlé de son projet à la femme à Constant.

Soudain elle aperçut un trou au plafond, au-dessus de l'établi; elle y fit passer une corde et passa un nœud coulant au cou de son homme. Puis elle monta pour là tirer. Pendant ce temps, David sortit sa tête du nœud et y attacha le banc-d'âne. Bientôt il entendit remuer au-dessus de l'atelier, la corde grinça et le banc-d'âne se balança à un mètre du sol.

Le charbon se frotta les mains. Il vit sa femme courir au village, pleurant à perdre l'âme, criant, s'arrachant les cheveux, disant que son pauvre mari s'était pendu dans son atelier.

Le voisin avait causé et bientôt tout le village fut assemblé devant la boutique à David; on riait à l'avance de la farce du charbon qui passait pour un rusé compère.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de la Jeannette, lorsqu'en approchant, elle vit de la lumière et son homme qui poussait tranquillement son rabot, tandis que le banc-d'âne se balançait au-dessus de l'établi.

Ce fut un éclat de rire général. Le syndic, s'approchant de Jeannette qui était rageuse, lui dit en goguenardant:

« Alors, c'est ce que vous avez pris pour votre mari?... Mais, Jeannette, vous voyez les singes!... »

Elle s'esquiva en répliquant: « Pour sûr que je les vois, les singes, puisque je vous vois! »

L'histoire fit fortune, et la pauvre Jeannette, pour supporter sa honte, but tant et si bien, qu'elle mourut.

Et Jean-Louis Pahud plia le *Conteur vaudois* et se dit en manière de conclusion:

« Tout de même, je ferais peut-être mieux de rester comme je suis. »

CH.-GAB. MARGOT.

Allemand et français.

Vers la fin du XVIII^e siècle, un pasteur vaudois, d'un grand mérite et dont le nom appartient à l'histoire de notre canton, se trouvait à Berne en qualité de pasteur français. Il était là depuis treize ans, et, pendant ce temps, il n'avait pas voulu ou pu apprendre l'allemand et n'avait à sa disposition que quelques mots retenus au hasard, au moyen desquels il se tirait d'affaire comme il pouvait.

Un jour donc, avant de quitter Berne, il alla faire une visite d'adieu à quelque patricien qui demeurait aux environs de la capitale. Embarrassé sur le chemin à prendre, il aborde un paysan qui se trouvait là et essaya de demander en allemand de quel côté il doit se diriger. Voyant son embarras, le paysan lui dit:

« Oh! mossieu. Il ne faut pas fous tonner tant de peine pour me demander ça; che feux pien comprendre en vrançais. »

Là-dessus, la conversation s'engage et notre pasteur s'étonne de voir que son interlocuteur parle facilement le français; il lui demande où il l'a appris.

« Est-ce que je n'ai pas été treize mois karson t'écurie à Morges, » lui répond le Bernois.

— Comment, c'est en treize mois que vous avez appris le français?... Voici treize ans que je suis à Berne, et je n'ai pas encore pu apprendre l'allemand.

Notre paysan regarde le *welsche*, et, avec le mouvement d'épaules que vous connaissez:

« Oh! alors, il faut que fous soyez bougrement pête! »

Le pasteur se le tint pour dit.

Le culte des fleurs.

Mai et juin sont les mois des fleurs. Mai fleurit les jardins, les prés et les bois; juin fleurit les hauts pâturages. A la fin de juin, quand, de ses plus chauds rayons, le soleil caresse notre terre, tout là-haut, sur la montagne, la soldanelle, fraîchement éclosée, sourit au glacier, son voisin. Du perce-neige et de la primevère, qui, au premier tressaillement du printemps, écartent timidement le lindeul de l'hiver, jusqu'à la soldanelle, fille de l'été, c'est une symphonie immense où chaque fleur, à son tour, vient donner sa note. Poème merveilleux, qui réjouit nos yeux et nos cœurs.

« Plus heureuse que les autres dieux de l'Olympe païenne, dit Pontarmé, un chroniqueur du *Petit Parisien*, Flore a vu le culte que lui avaient voué ses fidèles, aux temps heureux de la douce mythologie grecque, garder toute sa splendeur au cœur des hommes.

Les rites poétiques qui réglaient ses fêtes n'ont point tous disparu. De très vieilles coutumes, que l'on croyait à jamais oubliées, ont revu le jour, et c'est ainsi que nos jeunes femmes et nos jeunes gens, restaurant les belles cérémonies athéniennes, organisent des fêtes de fleurs.

Les voluptueux qu'étaient les Grecs, comme les conquérants que furent les Romains, unissaient dans un même amour des fleurs leurs pensées ennemies.

Les vins qu'ils buvaient dans des cratères d'or ou d'ivoire, ils les semaient de feuilles de roses. Flore voyait ses temples s'élever aussi bien dans la campagne romaine que dans les champs grecs, et ici, tout comme là, les jeunes filles sur la pierre des autels jonchée de fleurs apportaient, en chantant des hymnes, les ramiers et le miel, car le culte de la douce déesse se confondait dans ses manifestations extérieures avec celui de Vénus, mère des amours.

Les Orientaux, artistes raffinés, ont de tous temps célébré les fleurs avec une dévotion toute particulière.

Les Japonais, entre autres, ont conservé la gracieuse coutume de solenniser la venue du printemps lorsque les cerisiers, qui abondent sur la terre du Soleil-Levant, sont en pleine floraison.

Les soieries les plus rares, les broderies, les armes les plus précieuses, les parures les plus riches sont sorties ce jour-là des épaisses coffres en bois de camphrier laqués de rouge, de noir et d'or. L'empereur lui-même revêt à cette occasion les sept robes consacrées, et l'impératrice arbore sa tunique jaune des grandes réjouissances.

A l'heure où le soleil s'enfonçait dans la mer, le cortège impérial se met en marche. On gagne le sommet de la plus haute colline. Là, l'empereur descend de sa couche somptueuse.

Imité par tous ses suivants, il se prosterne, adore le soleil et lorsqu'il a magnifié de ses gestes rituels l'astre divin qui meurt dans la splendeur du soir, les poètes impériaux s'avancent. Ils chantent les poésies par quoi l'on célèbre là-bas le retour du renouveau; la foule, en chœur, reprend les versets; après quoi, la fête aux lanternes commence et déroule les capricieux méandres de ses longues files de promeneurs, sous les arbres odorants qui laissent tomber lentement, sur les costumes éclatants et les soieries merveilleuses, la neige rosée de leurs pétales...

En Europe, une jolie coutume du moyen-âge s'est transmise jusqu'à nous, car il n'y a pas bien longtemps — une cinquantaine d'années au plus — qu'elle est tombée en désuétude: c'est la fête du Mai-Fleuri. Bien détournée d'ailleurs de sa première signification, la fête du Mai n'était pas autre chose, au moyen-âge, que la vieille fête de Flore arrangée selon les besoins du culte par les prêtres catholiques qui avaient asservi la Gaule.

Consacrées, les fleurs ornèrent les reposoirs, jonchèrent les routes, tapissèrent les portes des maisons, s'assemblèrent en gerbes aux mains des jeunes filles; on en couronna les vierges, on planta un arbre en fleur devant la maison des fiancés; le vieux symbole du monde païen, qui voyait de la